

Badke(remix)

Les 22 et 23 mai

Durée 1h15, Salle Oleg Efremov

Chorégraphie

Ata Khatab, Amir Sabra

Créé et interprété par

**Abdallah Damra, Bresa Ayub,
Dima Zahran, Hamza Damra, Marah Haj,
Mohammed Al Tayeh, Rebecca Kaoud,
Rima Baransi, Samer Raya,
Shahd Jabarin, Jassi Murad (doubleur)**

Création sonore

Naser Al-Faris

Montage sonore

Sam Serruys

Son

Hanne Nuyttsen

Lumière

Ine Van Bortel

Adapté de Badke (2013) par

**Koen Augustijnen, Rosalba Torres
Guerrero, Hildegard De Vuyst**

Diffusion

Morgan Van Kerrebrouck (laGeste)

Production laGeste, Stereo48.

Coproduction KVS, Viernulvier.

En collaboration avec la compagnie Siamese (Gloed vzw).

Avec l'appui de la Ville de Gand, les autorités flamandes et la mesure Tax Shelter du gouvernement fédéral belge via Flanders Tax Shelter.

Avec le soutien de l'Onda — Office national de diffusion artistique.

Dans le cadre de la Saison Méditerranée impulsée par l'Institut français.

médi
saïson **terra**
2026 née

**Le festival des Rencontres chorégraphiques
internationales de Seine-Saint-Denis se déroule
jusqu'au 13 juin.**

**Programme complet à retrouver sur le site internet
rencontreschoregraphiques.com**

MC
93
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

RENCONTRES de Seine-Saint-Denis
CHORÉGRAPHIQUES
INTERNATIONALES

Au Levant, la dabké se transmet de génération en génération : frappe des pieds, sauts, cercles puis lignes et cris lancés composent cette danse traditionnelle. Créé il y a treize ans par Koen Augustijnen, Rosalba Torres Guerrero et Hildegard De Vuyst, *Badke* en est une version contemporaine métissée d'inspirations des quatre coins du monde, dans laquelle on retrouve les influences des ballets C de la B, accueillis plusieurs fois à la MC93 avec le chorégraphe Alain Platel.

Ce remix, confié à des artistes palestiniens, notamment Amir Sabra et Ata Khatab, met en scène une pulsion de vie et la danse comme formes de résistance en réécrivant à pièce dans l'urgence de la guerre et de l'occupation. Derrière ce cri de joie et ce plaisir évident d'être sur scène, il y a une appartenance à la Palestine que les danseurs et danseuses de *Badke(remix)* peuvent fièrement montrer au reste du monde.

Avec les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Spectacle présenté avec Arte et Radio Nova.

arte **radio**
nova

La MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis est subventionnée par le Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis, la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France — ministère de la Culture, et la Ville de Bobigny.

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Culture
Égalité
Territoires

Bobigny
GRAND PARIS

Partenaires médias



MC93.COM 01 41 60 72 72

2025-2026

Badke(remix)

*Ata Khatab & Amir Sabra — laGeste
& Stereo48*

Danse — création 2025

Badke(remix) à travers les yeux d’Alain Platel

Il est quasiment impossible de saisir l’ampleur d’un conflit aussi gigantesque que celui en Israël et dans les Territoires occupés dans une seule représentation. Trop souvent, on tombe dans des déclarations pamphlétaires, des images polarisantes ou des discours moralisateurs.

Badke(remix) de laGeste prend une toute autre voie. C’est une performance de danse qui ne crie pas, qui ne proclame pas de message politique, où l’on ne brandit pas de drapeaux (ni ne les brûle…), mais qui vous laisse pourtant avec les paumes moites et cette pensée insistante : je dois — et je peux — faire quelque chose !

Quand on va voir *Badke(remix)*, on sait qu’on regarde un groupe de danseurs palestiniens. Sur scène : uniquement les interprètes, une petite fontaine d’eau, et un panier à linge rempli de serviettes. Cela — combiné à la musique, la lumière, et une danse à la fois exubérante et épuisante, où des moments collectifs à toute allure alternent avec des solos, des duos et des trios — suffit à faire ressentir toute la tragédie de la situation (comme on appelle là-bas le conflit). Des corps pleins de vie qui, par la danse, crient au nom des millions d’opprimés, des innombrables blessés et morts. Il est rare que la danse parvienne à évoquer chez le spectateur des sentiments d’espoir et d’impuissance, qui alternent à une vitesse vertigineuse et semblent s’opposer l’un à l’autre.

BADKE est un spectacle créé en 2013. Après plus de dix ans de voyages réguliers dans les Territoires occupés pour explorer les possibilités de collaborations artistiques avec des artistes palestiniens, les ballets C de la B ont décidé de créer une pièce avec et par des danseurs palestiniens. C’est ainsi qu’Hildegard De Vuyst, Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero ont lancé ce projet unique (avec le KVS et la Fondation Qattan). Le point de départ était la dabke, la danse traditionnelle palestinienne. Une danse de groupe entraînante, invitante, irrésistible, qui incarne la vitalité et la solidarité. Dans le contexte actuel, cette danse peut aussi être lue comme un acte de rébellion. WE ARE ALIVE !!!

Cette saison, laGeste a programmé une re-création de *BADKE*, entièrement portée par un groupe d’artistes palestiniens, sous la direction de Ata Khatab et Amir Sabra. Khatab, frappé par une interdiction de voyager imposée par le gouvernement israélien, n’a donc pu coréaliser que via Zoom. C’est ainsi qu’est né *Badke(remix)*.

Dans *Badke(remix)*, le fil rouge est une version commerciale de la musique traditionnelle dabke, enregistrée en direct, populaire lors de mariages et dans les minibus. Pendant un peu plus d’une heure, on assiste à une performance brûlante de passion, où un groupe d’hommes et de femmes dansent comme s’ils allaient y laisser leur âme. Comme s’ils étaient prêts à s’évaporer juste après.

La performance me ramène personnellement à ma toute première visite dans les Territoires occupés, en 2001. La situation y était extrêmement tendue à l’époque. Je me demandais comment il était possible que là-bas, dans de telles circonstances, on puisse encore « faire de la danse ». La réponse que j’ai reçue alors a été : « L’art est la seule chose qui nous donne encore de l’espoir. » Pendant ce premier séjour, deux attentats meurtriers ont eu lieu à Jérusalem. Cela a entraîné un couvre-feu permanent dans les Territoires occupés, empêchant les gens d’assister aux répétitions — ou de rentrer chez eux ensuite. Mais l’urgence de continuer à créer était trop forte. Alors on répétait dans des hôtels, pour que les danseurs n’aient pas à risquer leur vie chaque soir en rentrant.

Dans *Badke(remix)*, le rythme de la musique glisse dans les battements de votre propre cœur, les silences soudains sont assourdissants, et quand la lumière s’éteint, je revis ce moment, après les attentats à Jérusalem, où toute la Cisjordanie a été bouclée. Nous avons été évacués de Ramallah par l’ambassadeur belge, car il devenait évident que l’armée israélienne allait y entrer pour mener des représailles. Nous avons dû quitter précipitamment nos amis nouvellement rencontrés à Ramallah.

Lorsque les danseurs lèvent lentement les bras vers le ciel, les larmes me montent aux yeux. Je revis alors ce moment de 2001, lorsque j’ai été arrêté pour la première fois au checkpoint de Qalandia, face à deux tanks et quelques jeunes soldats israéliens — des garçons encore boutonneux, et des filles au maquillage prononcé, avec de longues boucles brillantes. Sous un soleil écrasant, abrités eux-mêmes par un parasol coloré, ils retenaient une file de centaines d’hommes, de femmes et d’enfants, décidants entre eux qui aurait le droit de passer et quand.

Même si *Badke(remix)* n’évoque jamais explicitement la situation, elle est pourtant omniprésente et palpable tout au long du spectacle. Il n’est pas nécessaire d’avoir été sur place pour en percevoir la portée. Les images qui nous submergent à travers les médias — sociaux ou traditionnels — suffisent à nourrir

notre imagination. De manière implicite, le spectacle invite le spectateur à ne pas rester indifférent, à faire quelque chose ensuite. Que l’art puisse avoir une telle puissance est porteur d’espoir.

Car moi, j’ai honte. Honte que la communauté artistique flamande, si fière de son formidable engagement social, n’ait pas le courage de prendre une position claire et collective — par exemple, en soutenant sans compromis un boycott. Je crois, comme beaucoup d’autres, qu’un boycott massif et partagé peut avoir un véritable impact. Et cela fait plus de vingt ans que j’essaie d’en convaincre des collègues. Si l’exemple de l’Afrique du Sud semble désormais inadéquat, regardons le récent effet Tesla après le passage répugnant de Musk au pays de Trump.

Sur le site du mouvement de boycott BDS (Boycott, Désinvestissement, Sanctions) — www.bdsmovement.net — on trouve une liste de produits et d’entreprises que nous côtoyons au quotidien (comme Carrefour, Starbucks, McDonald’s, pour ne citer qu’eux), et qu’il est facile d’éviter ou de remplacer. Mais il est également possible, en tant que communauté — la communauté artistique — de soutenir clairement, collectivement et à voix haute le mouvement de boycott de manière radicale. Le BDS n’est pas une organisation dont on devient membre. C’est un large mouvement citoyen, mondial, non-violent, composé principalement d’artistes et d’universitaires. Il propose non seulement de boycotter les produits israéliens, mais aussi d’éviter Israël comme destination (de voyage, de résidence ou de collaboration), et de ne pas travailler avec des individus ou des structures soutenus par le régime israélien.

En tant que citoyennes et citoyens, nous avons le devoir de continuer à faire pression sur nos responsables politiques. Ils doivent faire entendre leur voix, clairement et fermement, sur la scène internationale. Que notre Premier ministre, Bart De Wever, ait pu déclarer sans sourciller qu’il ne tiendrait pas compte du mandat de la Cour internationale de justice visant à arrêter Netanyahu pour crimes de guerre s’il venait en Belgique, m’a profondément écoeuré. Je considère cela, personnellement, comme criminel. Le fait qu’il ait été à peine contredit au début était très inquiétant.

Mais entre-temps, il est devenu impossible pour la communauté internationale de détourner les yeux : nous assistons, en direct et sans filtre, à la trajectoire criminelle et génocidaire du régime israélien. Depuis le 7 octobre, ce régime communique ouvertement sur son objectif

réel : expulser ou éliminer tous les Palestiniens, annexer entièrement la Cisjordanie, Gaza, et peut-être même une partie du Liban et de la Syrie. Jour après jour, ce plan semble se concrétiser. Cela fait un quart de siècle que, comme beaucoup d’autres, je tire la sonnette d’alarme. Même si l’on peut se sentir impuissant en tant qu’individu, abandonner les millions de victimes serait un acte de lâcheté. *Badke(remix)* peut, peut-être, d’une manière inattendue, nous offrir l’élan nécessaire pour passer à l’action.

Alain Platel — mai 2025

Amir Sabra

Amir Sabra a grandi à Askar, un camp de réfugiés près de Naplouse (Cisjordanie). Amir est un danseur et chorégraphe palestinien vivant en Irlande. Il a commencé comme breakdancer avec le groupe de danse Hawaieh et a ensuite participé à plusieurs productions des ballets C de la B (BE), KVS (BE), A.M Qattan Foundation (PS) et Pokemon Crew (FR). Enfant, il admire les frères Samahneh, également danseurs de *Badke* (les ballets C de la B (BE), KVS (BE), A.M Qattan Foundation (PS)), qui ont l’habitude d’introduire toutes sortes d’éléments contemporains dans la dabke traditionnelle lors des mariages : éléments de hip-hop, popping, locking, etc. Lorsque *Badke* a été refait en Cisjordanie en 2015 avec une nouvelle génération de jeunes danseurs, Amir n’a pas hésité à s’y joindre, ainsi que toute une bande d’autres jeunes. Aujourd’hui, ils forment le noyau du collectif de danse Stereo 48.

Ata Khatab

Ata Khatab est un danseur, formateur et chorégraphe, et il dirige le département de Formation et Chorégraphie au sein de la El-Funoun Dance Troupe. Il est également le directeur artistique de la Dabkeh School au Popular Art Centre, où il continue de guider et de former la prochaine génération de danseurs palestiniens. Tout au long de sa carrière, Ata a participé à de nombreuses performances de El-Funoun, tant au niveau local qu’international, et il a fait partie de l’équipe créative derrière certaines des principales productions du groupe. Ata est spécialisé dans la fusion de la danse folklorique palestinienne traditionnelle avec des mouvements contemporains, créant des performances à la fois culturellement riches et innovantes.